

PRÉSENTATION

Samuel Beckett (1906-1989), écrivain irlandais, séjourne à Paris dès la fin des années 1920 et s'y installe définitivement en 1937. À partir de 1945, il commence à écrire en français.

Le bilinguisme de Beckett, à la différence de celui d'un Nabokov ou d'un Conrad, n'est pas la conséquence d'un exil mais relève d'une disposition personnelle et choisie. De 1947 à 1949, il écrit une série de trois romans en français : *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*, qui paraissent en 1951 et 1953. Cette trilogie inaugure une relation exemplaire avec les Éditions de Minuit, dirigées par Jérôme Lindon, qui restera son éditeur et ami jusqu'à sa mort.

Le français, disait-il, lui imposait une discipline, atténuait certaines pentes que son écriture pouvait avoir tendance à suivre en anglais. Recherchant l'économie plus que la virtuosité, il a pu répondre à un étudiant qui l'interrogeait sur le choix du fran-

çais : « Parce qu'en français c'est plus facile d'écrire sans style. »

Cependant il continuera à écrire dans les deux langues, traduisant la plupart de ses propres œuvres du français à l'anglais et vice-versa. Ainsi *En attendant Godot* (1952), sa pièce la plus célèbre, a été écrite en français, tandis que *Oh les beaux jours* (1963) a été écrite en anglais et publiée d'abord dans cette langue sous le titre *Happy Days*.

L'œuvre de Beckett se partage majoritairement entre prose et théâtre, même s'il écrit aussi des poèmes, des essais critiques, des pièces pour la radio (*Tous ceux qui tombent*) ou la télévision (*Quad, Dis Joe*), et même un film (*Film*). Les textes en prose peuvent prendre la forme de romans (la trilogie citée plus haut, ou encore *Mercier et Camier, Comment c'est, Compagnie, Cap au pire...*), ou de textes brefs (*L'Image, Le Dépeupleur*, le recueil *Têtes-mortes, Soubresauts...*). Les pièces de théâtre sont, elles aussi, soit des œuvres d'une heure ou plus, en un ou plusieurs actes (*En attendant Godot, Fin de partie, Oh les beaux jours*), soit des pièces plus brèves, des « dramacules » de quelques minutes (*Catastrophe, Comédie, Va-et-vient...*). Au fil de toute l'œuvre on peut remarquer une trajectoire qui va vers toujours plus de dépouillement, jusqu'à atteindre une

forme de pureté à la fois sombre et lumineuse, dont l'humour n'est jamais absent, fût-il le plus noir.

Samuel Beckett reçoit en 1969 le prix Nobel de Littérature. Il meurt en 1989, reconnu dans le monde entier comme l'un des écrivains majeurs du xx^e siècle.

*

Beckett écrit *Happy Days* entre 1960 et 1961. « J'ai écrit *Godot* vite, en un mois. *Oh les beaux jours* m'a demandé un an et demi. » (Le manuscrit d'*En attendant Godot* porte la mention octobre 1948 - janvier 1949, ce qui ne contredit pas nécessairement un premier geste d'écriture plus rapide.) La première publication de *Happy Days* a lieu à New York, chez Grove Press, en 1961. Et dès 1962 Beckett traduit la pièce en français. Elle paraît aux Éditions de Minuit en février 1963.

La première mondiale en anglais a lieu à New York en septembre 1961 (Cherry Lane Theatre), dans une mise en scène d'Alan Schneider avec Ruth White dans le rôle de Winnie. La première anglaise, en 1962, est donnée au Royal Court Theatre de Londres, avec Brenda Bruce, dans une mise en scène de George Devine. En français, ce sera pendant

la Biennale de Venise en septembre 1963 puis en octobre à l'Odéon, dans une mise en scène de Roger Blin avec Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault.

Si de nombreuses comédiennes incarnèrent Winnie dans différentes langues, en France c'est certainement Madeleine Renaud qui demeure la comédienne emblématique de ce rôle qu'elle a joué maintes fois pendant plus de vingt ans et qui a marqué sa carrière. Winnie est le plus important personnage féminin créé par Beckett, et sans doute le plus beau.

*

Oh les beaux jours est presque un monologue, sans l'être jamais tout à fait. Car Winnie ne cesse de s'adresser à son mari, lequel tantôt dort, tantôt s'agite derrière le monticule de terre, ne prononçant que de rares paroles, à l'occasion une mauvaise plaisanterie. Mais elle se satisfait de penser qu'il l'écoute ou seulement l'entend.

Une autre caractéristique de la pièce est l'impossibilité dans laquelle se trouve le personnage principal de se déplacer : Winnie est prise jusqu'à la taille (acte I), puis jusqu'au cou (acte II), au centre du mamelon pelé qui l'emprisonne. Cette situation, métaphorique si l'on veut, absurde si l'on préfère, est

un état de fait qu'elle ne questionne pas, dont elle ne se plaint pas : Winnie est positive dans sa condition dérisoire. Mais le mouvement n'est pas pour autant absent de la pièce. Outre les quelques mouvements de Willie, les gestes de Winnie sont d'une grande importance. De son sac elle tire quantité d'objets qu'elle dispose autour d'elle et qui constituent son monde de femme (« Comment sais-tu à ce point l'importance qu'une femme attache à son sac ? » dira Madeleine Renaud à Beckett). Madeleine Renaud encore : « Avec Beckett, nous avons pris chaque objet en particulier : la loupe, le petit miroir, la lime à ongles, le revolver, tous ces objets qui servent, je crois, à ponctuer le rythme de la phrase et qui viennent aussi, avec le geste, achever ses pensées. »

Il suffit d'ouvrir *Oh les beaux jours* à n'importe quelle page pour remarquer l'omniprésence des didascalies et leur imbrication avec le texte. Elles donnent le rythme et précisent chaque expression, chaque geste avec un sens inouï du détail. Ces détails ponctuent en particulier la parole de Winnie et font sentir l'attention pleine de tendresse que l'auteur porte à son personnage. Et c'est peut-être dans *Oh les beaux jours*, en effet, que cette tendresse de Beckett est la plus manifeste, même si elle irrigue toute son œuvre. Dérisoire et vouée comme tout être

humain au néant, Winnie parle, continue de parler, se réjouit d'un rien, célébrant, en somme, le simple fait d'exister. « Ça que je trouve si merveilleux » répète-t-elle sans relâche.

Ce dispositif théâtral extrêmement serré, pauvre en apparence, est en réalité une mécanique précise qui produit une véritable liberté. C'est peut-être Billie Whitelaw, comédienne anglaise que Beckett admirait et qui interpréta notamment le rôle de Winnie en 1979, qui l'exprime le mieux en parlant de l'exigence du travail avec l'auteur : « On pourrait croire que l'attention méticuleuse que Beckett porte au moindre détail contraint l'acteur, mais pas du tout. Cela vous donne une liberté fabuleuse car, à l'intérieur même de ce cadre méticuleusement établi, et soutenu par ces sentiments de compassion, de sécurité, le comédien a toute liberté pour ses propres initiatives. [...] Lorsque je travaille l'interprétation d'une autre œuvre, je me rends bien compte que, parfois, je biaise. Avec Beckett, impossible de tricher. C'est un immense privilège, une grande chance d'avoir travaillé avec lui. »

À droite : première page du manuscrit de la traduction en français de *Happy Days* par Samuel Beckett, août 1962.

